



LE GRIS

IL GRIGIO

GIORGIO GABER & SANDRO LUPORINI

AUTEURS

PIETRO PIZZUTI

MISE EN SCÈNE

Avec **Angelo Bison**, **Sébastien Boisseau** contrebasse, **Jean-Yves Evrard** guitare, **Olivier Thomas** voix

Texte français **Kathleen Dulac & Pietro Pizzuti** / Création musicale **Sébastien Boisseau**, **Jean-Yves Evrard**, **Olivier Thomas** / Direction musicale **Olivier Thomas** / Scénographie et costumes **Anne Guilleray** / Lumières **Marc Lhomme** / Régie générale **Raymond Delepierre** / Accessoires et régie de plateau **Stanislas Drouart** / Assistante à la mise en scène **Joëlle Franco**

Rendez-vous public

Pour ceux qui souhaitent partager un moment privilégié et en savoir plus sur la création théâtrale, **Laurent Moosen** accueillera au Rendez-vous public **Pietro Pizzuti** et **Olivier Thomas** (sous réserve).

Jeudi 11 octobre 18h45 à 19h30 - Studio - **Entrée libre**

Jeudi »Lire« Nouveau ! Les Jeudis »Lire« regagnent le Palais des Beaux-Arts

Encre fraîche

À l'occasion de la sortie de premiers romans, **Laurent Moosen** accueillera **Jean-François Dauven** pour *Le soliste* (Ramsay), **Charly Delwart** avec *Circuit* (Seuil) et **Kenan Görgün** et *Fosse commune* (Fayard).

Jeudi 11 octobre 12h30 à 13h30 - Studio - **Entrée libre**

Le gris

SEPTEMBRE

MA 25 ME 26 JE 27 VE 28 SA 29 DI 30
20h15 20h15 20h15 20h15 20h15 15h00

OCTOBRE

MA 02 ME 03 JE 04 VE 05 SA 06 LU 08 MA 09 ME 10 JE 11 VE 12 SA 13 DI 14
20h15 20h15 20h15 20h15 20h15 18h30 20h15 20h15 20h15 20h15 20h15 15h00

MA 16 ME 17 JE 18 VE 19 SA 20
20h15 20h15 20h15 20h15 20h15

On ne peut pas vivre dans ce refroidissement de l'âme. C'est pour cela qu'on a besoin d'un ennemi, même imaginaire.

Le gris

La pièce

Un homme a décidé de mettre de l'ordre dans sa vie, de faire table rase. Il s'est loué une petite « maison âme » pour se couper de tout, et des siens en particulier. Loin des contingences et de la médiocrité du monde, il entend s'adonner à l'essentiel : lui et son travail. Un bruit, une présence l'empêche pourtant de s'y consacrer pleinement. L'intrus est un rat surnommé « Il grigio », « Le gris », esprit malin qui rompt sa tranquillité, l'obsède, grignote son espace intérieur, monopolise toute son énergie. Qui des deux l'emportera sur l'autre ?

Il fut un temps où l'Europe en guerre connut les souris grises, serviles secrétaires du bourreau nazi. Il fut un temps plus lointain où Hans punit les hommes d'avoir déserté les arts et l'amour pour ne s'intéresser plus qu'au commerce. À la suite de sa flûte magique, les rats envahirent la cité. Et si aujourd'hui ce rongeur insidieux était en nous, à grignoter peu à peu notre humanité et notre conscience ?

Pietro Pizzuti, à la mise en scène, et Angelo Bison, interprète, poursuivent avec Giorgio Gaber, leurs rôles de passeurs de frontières. Épris des mots et des couleurs de la langue italienne, ils nous font découvrir un auteur qui leur ressemble par sa générosité.

Magnifique monologue, *Le gris* ou l'étrange histoire d'un homme quelconque est peuplé de personnages aux résonances multiples, auxquels la musique d'Olivier Thomas, jouée sur scène, donne la réplique.

Poète, musicien et chanteur, Giorgio Gaber est de la famille de ces enchanteurs, ces bonimenteurs qui ont le verbe haut.

Les auteurs

Giorgio Gaber

Incontestablement un homme à part, Giorgio Gaber était une des grandes figures de la scène italienne et du one-man-show. Durant trente-cinq ans, cet exceptionnel observateur n'a cessé de fustiger la société italienne. Chansonnier puis homme de théâtre, Giorgio Gaber a commencé par le rock et la country - il fut le bassiste d'Adriano Celentano - avant d'animer des émissions de télévision dans les années soixante. À partir de 1970, il se tourne exclusivement vers le spectacle théâtral engagé et mêle monologues, chansons polémiques en réussissant à se mettre à dos à la fois la droite et la gauche. Dans les années 80-90 et jusqu'à sa mort en 2003, il aborde des thèmes plus introspectifs, mélancoliques, amers parfois mais sans renoncer à se battre pour un idéal humaniste ni délaissier la dimension politique et critique. Il laisse un disque-testament *Je ne me sens pas Italien*. « *Je fais confiance au sens des responsabilités. Si peu à peu, nous prenons conscience qu'il y a des choses qui nous sont utiles et d'autres qui ne le sont pas, peut-être réussirons-nous à maîtriser ce marché et ne pas en être totalement victimes* ». Son succès n'a jamais traversé les Alpes, jusqu'à aujourd'hui...

« C'était un pessimiste cosmique, anarchiste, individualiste et un anti-conformiste. N'importe quelle prise de position collective, n'importe quelle étiquette le mettait en fuite ». **Dario Fo**

Sandro Luporini

Cet écrivain était un ami de longue date de Giorgio Gaber. Leur collaboration artistique s'est d'abord exprimée dans l'écriture de chansons pour se fidéliser au travers de l'écriture théâtrale. Décédé en 2005, Sandro Luporini, co-auteur du *Gris* créé en 1989 au Théâtre Ariosto de Reggio Emilia était avant tout peintre dont la vision très particulière de la réalité, allait au-delà de l'objet représenté vers une dimension métaphysique retrouvée.

« Je cherche à figer le temps en un moment qui ne soit ni passé, ni présent, ni futur mais un moment bloqué, fermé, ... qui serait le sens de la métaphysique : arrêter le temps » **Sandro Luporini**

Une maison propre et parfaite tend presque toujours à cacher une forme subtile de saleté de la part du propriétaire.

Le gris

Le gris de la comédie humaine

Au milieu du chemin de sa vie -aurait dit Dante- l'homme ordinaire de notre fable lâche ses repères comme autant d'amarres, renonce à ses affects et sans traverser ni forêt ni désert, s'en va dans un petit pavillon de banlieue, à la lisière de... lui-même, lutter avec son rat.

Voilà l'enjeu : le corps à corps avec le gris de sa condition. Le combat contre notre part abjecte : le vulgaire et le médiocre qui nous fondent et nous avilissent jusqu'à l'écœurement de nous-mêmes.

L'épreuve que notre homme s'impose est celle du bilan d'une vie. Et à travers la sienne, se profile l'évaluation de toute l'espèce. Pauvre humanité à laquelle un dieu égoïste -à moins qu'il n'ait été calculateur- a refusé le don d'amour. Pas confortable, plus confortable ce fauteuil dans lequel l'homme n'arrête pas de vouloir se vautrer, comme il faisait jadis, tranquillement dans ses propres certitudes, lorsqu'il ne les avaient pas encore bannies.

Sans certitude aucune, le vertige l'assaille, lorsqu'il ose, sans filet refaire l'inventaire de ce qui est à sauver. Sa femme ? Son fils ? Son amante ? Son travail ? Soi-même ? Même pas. On finirait par voir son rat comme la seule créature loyale, le seul être qui vaille la victoire ou la défaite, le seul adversaire qui justifie qu'on l'élimine ou qu'on l'aime.

Alors que tout un chacun qui marche de dos dans le gris de sa vie n'inspire qu'impuissance, le voilà lui, « Le gris », « la bataille salvatrice » ! Il ne nous reste qu'à la livrer... mais à quel prix ? Où est la dérision, le rire qui sauve de la pesanteur ? Pas si loin et pourtant... Il faudrait la bonté d'un dieu miséricordieux qui ait pitié de nous, puisque nous n'en avons même plus de nous-mêmes.

Repenser nos limites, les « ré-approprier », les accepter sans conditions, serait le prix à payer pour pouvoir se regarder dans le miroir sans nausée. À ce prix, l'acceptation de notre humaine condition redessinerait à l'horizon l'espoir d'un salut, avec ou sans dieu.

Pietro Pizzuti

Nous ne tenons pas compte de la musique originale du spectacle de Giorgio Gaber. Il s'agit d'une recreation sur base d'improvisations avec Jean-Yves Evrard et Sébastien Boisseau, deux musiciens de jazz rompus à cet exercice. Présents en scène, véritables partenaires de jeu, nous nous mettons au service de la pièce, en

interaction complète avec le comédien.

Olivier Thomas

La musique, avec sa force d'évocation, aime s'infiltrer entre les mots quand ceux-ci s'essouffent, quand il n'y a plus de place pour eux, elle aime habiter le silence, être silence, mais elle profite également de l'élan donné par les mots, chargés de sens, qui résonnent encore quand le son se profile.

Des sons et des notes au service des mots, et vice versa.

Deux langues qui se complètent et s'alimentent l'une l'autre, s'articulent l'une dans l'autre. Corps à corps entre le son et le verbe qui, d'un même élan narratif, racontent l'histoire de l'homme aux prises avec son mental.

Une musique avec de l'air, une musique qui respire. Une musique qui vit et suit les méandres de la pensée, discute avec elle, prend position, soutient quand il le faut.

Comme un regard, celui de l'homme sur lui-même. Comme un reflet, celui de l'invisible sur le visible.

Parfois vide, parfois sale. Sombre et solaire à la fois, une atmosphère proche de l'ectoplasme sonore, de la vision fugitive, du fragment. Évocatrice plus que représentative.

Une musique comme la petite voix qui nous parle parfois, mais ici, elle chante...

Olivier Thomas. Musicien au sein du groupe Tomassenko, Olivier Thomas est aussi comédien et à ce titre familier du Rideau.

Tout cerveau, qu'il soit animal ou humain, s'atrophie quand il n'est pas stimulé par la sensorialité du milieu.

Boris Cyrulnik

Conscience et vigilance

Depuis la Commedia dell'arte, les comédiens italiens ont toujours brocardé le pouvoir et ses avatars, croqué les puissants pour que rie le petit peuple. Le théâtre, la chanson, le nouveau réalisme, le cinéma actuel et la littérature italienne ont été les garants d'une vigilance citoyenne de haute volée, mi-goguenarde, mi-engagée. Vittorio De Sica naguère, Pier Paolo Pasolini il n'y a pas si longtemps, Dario Fo comme Giorgio Gaber ou Antonio Tabucchi tirent la sonnette d'alarme pour réveiller les consciences.

« Les temps sont décidément obscurs, les existences possibles ne sont pas si nombreuses, et l'Histoire elle-même, malgré tous ses caprices, n'a pas tellement d'imagination. (...) Malgré tout, il faut faire quelque chose. Ne serait-ce qu'essayer de comprendre le pourquoi, le comment et le quand. Car comprendre donne du sens à la vie, bien qu'en soit elle n'ait aucun sens. Quand Pasolini écrivit son texte intitulé *Je sais*, il affirma qu'il savait pourquoi il était écrivain « *qui s'efforce de suivre tout ce qui se passe, de connaître tout ce que l'on écrit à ce propos, d'imaginer tout ce que l'on ne sait pas ou que l'on tait, qui met en relation des faits même éloignés, qui rassemble les morceaux désorganisés et fragmentaires de toute logique là où semble régner l'arbitraire, la folie et le mystère.* »

Antonio Tabucchi dans *Au pas de l'oie : Chroniques de nos temps obscurs*. Seuil 2006

L'homme, ce presque animal...

Confronté à une épreuve, l'homme ne dispose que de trois choix : 1) combattre, 2) ne rien faire, 3) fuir.

S'il ne peut pas fuir, s'il est enfermé, il développe une agressivité défensive. L'homme va se retourner vers l'institution, l'individu, les règles qui l'empêchent et le font souffrir. Et quand il ne peut ni se faire plaisir, ni fuir, ni lutter, il s'inhibe. Vous me direz que puisque le système nerveux sert à agir, comment se fait-il qu'il y ait dans le système nerveux quelque chose qui vous inhibe ? Parce qu'il vaut mieux par moment ne pas lutter lorsqu'il n'y a rien à faire et que vous ne pouvez pas fuir, ça vous évite d'être la proie du prédateur. Finalement, c'est très primitif comme comportement.

... conforme

Il y a d'autres plaisirs dans la vie que celui de s'élever dans une hiérarchie et de vous dire que vous aurez la légion d'honneur ou vous ne l'aurez pas. Les carottes que la société vous tend, c'est ça qui fait qu'on est conforme à elle. Elle vous récompense de votre ulcère de l'estomac, de votre hypertension artérielle, de votre infarctus du myocarde. Moi, je suis un être bien vivant et non un robot à qui la société a donné tous les honneurs parce qu'il était bien conforme à ce qu'elle attendait de lui.

On parle des imbéciles heureux... il n'y a que les imbéciles qui sont heureux, car pour être heureux, il faut être absolument inconscient, c'est le cas de le dire. Un type entièrement automatisé donc entièrement inconscient ignore ses pulsions, ses désirs,... il ne peut pas les exprimer dans le conformisme, ça n'est pas possible. Alors il trouve dans une société marchande le moyen d'être conforme, heureux, au besoin on lui donne des pilules... mais on s'en moque des pilules! Ce qui me préoccupe, c'est moi et ce que sont les autres...

Henri Laborit, biologiste comportementaliste et auteur d'*Éloge de la fuite*. Extrait d'une interview donnée à Jacques Languirand de Radio-Canada en 1985

Rongeur d'âme ! Tu as été sublime, génial... Un beau coup. Je ne peux pas le nier. Mais je ne crois pas que ça se termine ici.

Le gris

Le rat, un presque humain

Le rat s'est attaché à l'homme comme une ombre implacable et pourchasse à ses côtés un idéal animal immédiat. (...) De tradition en tradition, de génération en génération, les rats attendent une aubaine, et réfléchissent peut-être à l'avenir de leur race et à un bien-être plus absolu et plus durable et plus insatiable. Que les rats aient un peu plus de clairvoyance, un soupçon de méthode, une ombre de compréhension et l'avenir est à eux. De même que l'homme a modifié son concept des dieux et du ciel, la logique ratière peut avancer vers une nouvelle compréhension de l'homme. Celui-ci ne sera plus l'espèce de potentat divin si puissant et si terrible qu'il faut se contenter de la nuit pour lui laisser le jour et se satisfaire de ses restes. Il sera un animal comme les autres avec ses qualités incalculables que sa supériorité lui a données. La justice immanente, non pas celle de l'homme, mais celle qui procède de la loi des espèces, ne réserve-t-elle pas à ces humbles rongeurs une revanche d'autant plus éclatante qu'elle est inattendue ? Où va le monde ? Où vont les hommes ? Où vont les rats ?

Robert Goffin. *Le Roman des rats*. Gallimard 1937. Robert Goffin était avocat, ami des surréalistes, poète et surtout essayiste, auteur de *La vie des bêtes*

RIDEAUDEBRUXELLES

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS rue Ravenstein 23 - B 1000 Bruxelles

T 02 507 83 60 - F 02 507 83 63

RÉSERVATION www.rideaudebruxelles.be | 02 507 83 61 du lundi au samedi de 9h à 19h

Le Rideau est subventionné par la Communauté française et reçoit l'aide de la Commission communautaire française de la Région Bruxelles-Capitale